

1. Théorie marxiste des crises

- Le capitalisme est un système intrinsèquement instable, sujet à des fluctuations et à des crises.
- Ces crises, plus ou moins profondes, ne sont pas des accidents mais le résultat des contradictions internes du système.
- Ces contradictions découlent directement des lois de son fonctionnement, les lois d'accumulation et de reproduction du capital.
- Le capitalisme est un système historique, qui n'a pas toujours existé et est destiné à disparaître.
- Mais cette disparition n'a rien d'automatique. Marx a sous-estimé ses capacités de transformation et d'adaptation.
- Chaque crise constitue en effet la manifestation des contradictions, mais aussi les mécanismes que le capitalisme met en œuvre pour les résoudre en se transformant.
- C'est ainsi qu'on peut repérer plusieurs étapes et une périodisation du capitalisme sur le long terme (« ondes longues »).

1.1 La double nature des crises du capitalisme.

Les crises pour le capitalisme présentent deux aspects simultanés

- Elles surviennent quand éclatent les contradictions inhérentes au capitalisme
- Elles constituent en même temps dans leurs manifestations (faillites, chômage, chute de la croissance) les mécanismes que le capitalisme met en œuvre pour surmonter ces contradictions.

1.1.1 Les crises, produits des contradictions intrinsèques du mode de production capitaliste.

Le capitalisme est un mode de production qui se définit par trois caractéristiques fondamentales : la propriété privée des moyens de production, la concurrence de nombreux capitaux privés, et le règne généralisé de la marchandise.

■ **Cette caractérisation aboutit à deux lois principales de l'accumulation du capital.**

● **L'augmentation de la composition organique du capital**

C'est la contrepartie de la tendance incessante à l'augmentation des forces productives, caractéristique du capitalisme et sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

Cette croissance se produit dans un système qui est fondamentalement anarchique :

- ▶ Les décisions de production sont prises par chaque capitaliste
 - en fonction des ses perspectives de profit,
 - non des besoins à satisfaire,
 - ni des perspectives d'évolution de la demande.
- ▶ Chaque capitaliste pour survivre doit lutter contre les autres

Même s'il peut provisoirement s'allier avec eux contre les travailleurs.

- ▶ Chaque capitaliste, pour survivre à ses concurrents est obligé d'accumuler du capital,
= investir sans cesse, moderniser ses équipements, les remplacer par de nouveaux, s'agrandir

La concurrence entre capitaux privés aboutit à la tendance permanente à l'accumulation du capital, qui bouleverse en permanence les méthodes de production et les produits eux-mêmes : chaque capitaliste tend à investir sans cesse, soit pour augmenter ses capacités de production, soit pour améliorer sa productivité (machines plus performantes).

La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire. Partout où elle a conquis le pouvoir, elle a détruit les relations féodales, patriarcales et idylliques. (...) C'est elle qui, la première, a fait la preuve de ce dont est capable l'activité humaine: elle a créé de tout autres merveilles que les pyramides d'Égypte, les aqueducs romains, les cathédrales gothiques; elle a mené à bien de tout autres expéditions que les invasions et les croisades.

La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production et donc les rapports de production, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux. Le maintien sans changement de l'ancien mode de production était, au contraire, pour toutes les classes industrielles antérieures, la condition première de leur existence. Ce bouleversement continu de la production, ce constant ébranlement de toutes les conditions sociales, cette agitation et cette insécurité perpétuelles distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes. (...) Tout élément de hiérarchie sociale et de stabilité d'une caste s'en va en fumée, tout ce qui était sacré est profané, et les hommes sont enfin forcés d'envisager leur situation sociale et leurs relations mutuelles d'un regard lucide. (...) La bourgeoisie, au cours de sa domination de classe à peine séculaire, a créé des forces productives plus nombreuses et plus colossales que l'avaient fait toutes les générations passées prises ensemble. La domestication des forces de la nature, les machines, l'application de la chimie à l'industrie et à l'agriculture, la navigation à vapeur, les chemins de fer, les télégraphes électriques, le défrichement de continents entiers, la régularisation des fleuves, des populations entières jaillies du sol - quel siècle antérieur aurait soupçonné que de pareilles forces productives dorment au sein du travail social ?

K. Marx, F. Engels, *Manifeste du Parti communiste*, (1848), Paris, Editions Sociales, 1977.

L'accumulation du capital est donc une donnée permanente du capitalisme.

- ▶ Chaque capitaliste remplace sans cesse du capital variable (V) par du capital constant (C)
- ▶ Cela se traduit par une augmentation globale de la composition organique du capital c.

$$c = C/V$$

Rapport du capital constant sur le capital variable
= Rapport entre le *travail vivant* et le *travail mort*

● L'augmentation du taux de plus-value

Le capitaliste cherche à augmenter toujours plus le taux de plus-value par tous les moyens, en permanence par la plus-value relative (elle-même conséquence de la croissance des forces productives), et lorsque les rapports de force sociaux le lui permettent, par la plus-value absolue

■ Ces deux lois combinées débouchent sur des contradictions qui aboutissent aux crises

● La baisse tendancielle du taux de profit et les crises de suraccumulation.

L'augmentation incessante de la composition organique du capital (résultant du caractère concurrentiel du capitalisme) aboutit à une tendance structurelle à la baisse relative des taux de profits.

Le taux de profit est égal au niveau de l'ensemble de l'économie au rapport entre la masse de la plus-value (PL) extorquée aux salariés et les fonds avancés par les capitalistes pour produire, c'est-à-dire ce qui correspond à l'achat des machines, des matières premières, de l'énergie,... (C) et ce qui correspond aux salaires V.

$$\text{Taux de profit} = PL/(C+V)$$

▶ Le capitaliste scie la branche sur laquelle il est assis.

En remplaçant de façon continue le travail vivant par du travail mort, donc le capital qui crée de la valeur (capital variable V) par du capital qui n'en crée pas (capital constant C)

► Autrement dit, les intérêts à court terme de chaque capitaliste individuel vont à l'encontre de l'intérêt global du mode de production capitaliste à long terme (il s'agit d'un paradoxe de composition, l'opposé de la « main invisible des libéraux »).

Autre écriture du taux de profit :

On divise les deux termes de la fraction par V

$$\frac{PL/V}{C/V + V/V}$$

$$\boxed{PL/V / (C/V + 1)}$$

Si $c = C/V$ augmente (au dénominateur), il faut que PL/V augmente au moins aussi rapidement (au numérateur) pour que le taux de profit (le ratio global) ne diminue pas.

Or augmenter le taux de plus-value est possible, mais nécessite un rapport de force en faveur du capitaliste, alors que l'augmentation de c ne dépend souvent que de conditions techniques ; la plupart du temps c augmente plus vite que PL/V et le taux de profit a tendance à baisser.

Il existe des contre-tendances :

► L'échange international peut avoir une influence sur la valeur des marchandises. A l'époque de Marx, il s'agit d'un commerce colonial : les pays industrialisés importent des matières premières à bas prix. Si ce sont des biens de consommation, cela contribue à diminuer la valeur de la force de travail V, donc à augmenter le taux de plus-value. C'est le cas également aujourd'hui pour les tee-shirts importés de Chine. Mais V entre aussi dans la détermination de la composition organique du capital : $c = C/V$.

Si ce sont des biens de production moins chers qui sont importés, C, en revanche, cela peut faire diminuer c.

Le résultat final est donc indéterminé.

► Le développement même de la mécanisation peut conduire à utiliser des machines dont les prix n'augmentent pas autant que la capacité productive. Cela ralentit la hausse de la composition organique. Mais en même temps les gains de productivité dans le secteur des biens de consommation, qui permettent une hausse de la plus value-relative, sont obtenus au prix d'une augmentation de la composition organique du capital.

La baisse tendancielle du taux de profit traduit donc le fait qu'une quantité croissante de capital constant est nécessaire pour obtenir le même taux de profit. Mais cela n'empêche pas les capitalistes d'empocher des profits qui à certains moments peuvent être phénoménaux, comme en ce moment.

La crise va donc se déclencher quand on assiste à une chute des profits. Elle s'accompagne d'un phénomène de **suraccumulation du capital** : le capital accumulé est trop important pour que les capitalistes puissent le mettre en valeur à un taux de profit suffisant.

● Le problème de la réalisation de la plus-value et les crises de surproduction

Rien ne garantit à priori dans le capitalisme que la demande sera suffisante pour écouler l'offre.

► Comme on l'a vu, la production de marchandises dans le mode de production capitaliste ne répond ni à une anticipation des besoins ni même aux perspectives d'évolution de la demande solvable.

▶ Elle s'effectue sur un mode concurrentiel fondamentalement anarchique, qui ne répond à aucune autre rationalité que celle du profit.

C'est même l'inverse : **il y a contradiction entre l'extraction et la réalisation de la plus-value** (et ce d'autant plus que la part des salariés dans la population active est importante).

▶ Augmenter sans cesse le taux d'exploitation implique de faire pression à la baisse sur V, donc de ne pas laisser augmenter suffisamment la demande solvable.

Les capitalistes sont donc structurellement confrontés à un problème de réalisation de la plus-value. De plus, l'équilibre économique dépend du respect d'un certain nombre de proportions entre le développement des différents secteurs économiques (biens de production et biens de consommation), Marx appelle ces conditions de l'équilibre « schémas de reproduction » :

« On peut résumer les conditions de l'équilibre de la façon suivante : « L'économie est en équilibre lorsque la production de biens de production suscite une demande de biens de consommation égale à la demande de biens de production suscitée par la production de biens de consommation. »¹

Le capitalisme va donc être périodiquement confronté à des crises de surproduction (1929, 1973-74), où une partie des marchandises ne peut pas être vendue à sa valeur, bien qu'il existe des besoins non satisfaits importants.

On ne produit pas trop de moyens de subsistance eu égard à la population; on en produit au contraire trop peu pour la nourrir convenablement et humainement. De même on ne fabrique pas trop de moyens de production, étant donnée la partie de la population qui est capable de travailler. Une trop grande partie des hommes est amenée par les circonstances à exploiter le travail d'autrui ou à exécuter des travaux qui ne sont considérés comme tels que dans un système absolument misérable de production. En outre, les moyens de produire que l'on fabrique sont insuffisants pour que toute la population valide puisse être occupée dans les circonstances les plus fécondes au point de vue de la production et par conséquent les plus favorables à la réduction de la durée du travail.

Mais périodiquement on produit trop de moyens de travail et de subsistance pour que leur emploi à l'exploitation du travailleur puisse donner le taux de profit que l'on veut obtenir. On produit trop de marchandises pour que la valeur et la plus-value qu'elles contiennent puissent être réalisées et reconstituées en capital, dans les conditions de répartition et de consommation inhérentes à la production capitaliste, ou du moins parcourir ce cycle sans catastrophes continuelles. On peut donc dire que si la production de richesses n'est pas trop abondante, on produit périodiquement trop de richesses ayant la forme capitaliste avec les contradictions qui en sont inséparables.

K. Marx *Le Capital Livre III Chapitre XV*, « Développement des contradictions internes de la loi ».

Cela distingue les crises du capitalisme des crises des modes de production antérieures, qui étaient presque toujours des crises de pénurie, de sous-production (une mauvaise récolte (due aux intempéries ou à une guerre) empêche la vie économique de se poursuivre comme à l'accoutumée. La misère se répand dans les campagnes et parfois les difficultés s'étendent aux activités urbaines qui en dépendent. La crise est clairement attribuable à la sous-production de biens, de valeurs d'usage.

Pourquoi peut-il y avoir surproduction ?

La possibilité de la surproduction est loin d'être évidente. Selon la « loi des débouchés », couramment attribuée à l'économiste français du début du 19^e siècle, Jean-Baptiste Say, « l'offre crée sa propre demande » : toute production de marchandises est dans le même temps distribution de revenus capable d'absorber les marchandises produites.

Dans le processus décrit par Say deux points sont essentiels :

** l'équilibre entre offre et demande : la création d'un produit d'une valeur de 100 € donne lieu à la distribution de 100 de revenus (qui se décomposent par exemple en 50 € de salaire, 40 € de paiement des fournisseurs, 10 € pour le chef d'entreprise). Il en résulte l'impossibilité d'une surproduction généralisée, seuls sont possibles des problèmes sectoriels et temporaires.*

¹ Pierre Salama et Tran HaiHac "Introduction à l'économie de Marx", Repères, La Découverte, 1992

** les produits s'échangent contre des produits. J.-B. Say écrit en effet « L'argent ne fait qu'un office passager dans ce double échange ; et les échanges terminés, il se trouve toujours qu'on a payé des produits avec des produits » (J.-B. Say, « Traité d'économie politique » (1803) », cité dans « Histoire des pensées économiques, les fondateurs », Sirey 1988). L'argent ne joue qu'un rôle totalement secondaire dans le processus.*

Dans « Le Capital » (livre I, tome I pages 121-122, Editions Sociales), Marx critique durement la loi de Say : « Rien de plus naïf que le dogme d'après lequel la circulation implique nécessairement l'équilibre des achats et des ventes. ». Marx souligne la différence entre le troc (échange direct, sans monnaie) et l'économie monétaire : dans le premier cas, il y a simultanéité des opérations (« personne ne peut aliéner son produit sans que simultanément une autre personne aliène le sien »), dans le second, la situation est totalement différente (« Après avoir vendu, je ne suis forcé d'acheter ni au même lieu, ni au même temps, ni de la même personne à laquelle j'ai vendu »). Par ailleurs, le recours à la monnaie n'est pas neutre : une fois une opération d'échange effectuée, « L'acheteur a la marchandise, le vendeur a l'argent, c'est à dire une marchandise douée d'une forme qui la rend toujours bienvenue au marché, à quelque moment qu'elle y apparaisse » : il y a donc possibilité d'un décalage temporel. Cela rend la crise possible : « Si la scission entre la vente et l'achat s'accroît, leur liaison intime s'affirme - par une crise ».

Dans la suite de ce texte, Marx souligne les contradictions que recèle la marchandise dans la production capitaliste : valeur d'usage/ valeur d'échange, travail privé/ travail social, travail concret/ travail abstrait. Ce sont ces contradictions qui impliquent la possibilité des crises. Il souligne également la différence entre l'échange immédiat de produits, la circulation de marchandises et la production de marchandises. La surproduction n'est en règle générale pas une surproduction de produits mais une surproduction de marchandises.

La distinction entre « produit » et « marchandise » est particulièrement importante pour comprendre la possibilité et les caractéristiques générales des crises capitalistes.

La crise agricole en Californie

Les travailleurs des champs, les propriétaires des petits vergers, surveillent et calculent. L'année sera bonne. (...) Les hommes qui travaillent dans les fermes-témoins ont créé de nouvelles espèces de fruits. (...) Et sans relâche ils poursuivent leurs travaux, sélectionnent, greffent, alternent les cultures, arrachant à la terre son rendement maximum.

Les cerises mûrissent les premières. Un cent et demi la livre. Merde, on ne peut pas les cueillir à ce tarif là. Cerises noires et cerises rouges, à la chair juteuse et sucrée ; les oiseaux mangent la moitié de chaque cerise et les guêpes viennent bourdonner dans tous les trous faits par les oiseaux. (...) Puis c'est le tour des prunes rouges de s'adoucir et de prendre de la saveur. Bon sang ; on ne peut pas les faire cueillir, sécher et souffrir. Pas moyen de payer des salaires, aussi bas soient-ils. Alors les prunes rouges tapissent le sol. (...)

Les petits fermiers voyaient leurs dettes augmenter, et derrière les dettes, le spectre de la faillite. Ils soignaient les arbres mais ne vendaient pas la récolte ; ils émondaient, taillaient, greffaient et ne pouvaient pas faire cueillir les fruits. (...)

Ce vignoble appartiendra à la banque. Seuls les grands propriétaires peuvent survivre, car ils possèdent en même temps les fabriques de conserves. Et quatre poires épluchées, cuites et emboîtées, coûtent toujours quinze cents ; Et les poires en conserve ne se gâtent pas. Elles se garderont des années. (...)

Des hommes capables de réussir des greffes, d'améliorer les produits, sont incapables de trouver un moyen pour que les affamés puissent en manger. Les hommes qui ont donné de nouveaux fruits au monde sont incapables de créer un système grâce auquel ces fruits pourront être mangés ; (...) Le travail de l'homme et de la nature, le produit des ceps, des arbres, doit être détruit pour que se maintiennent les cours, et c'est là une abomination qui dépasse toutes les autres. Des chargements d'oranges jetés n'importe où. Les gens viennent de loin pour en prendre, mais cela ne se peut pas. Pourquoi achèteraient-ils des oranges à vingt cents la douzaine, s'il leur suffit de prendre leur voiture et d'aller en ramasser pour rien ? Alors des hommes armés de lances d'arrosage aspergent de pétrole les tas d'oranges, et ces hommes sont furieux d'avoir à commettre ce crime et leur colère se tourne contre les gens qui sont venus pour ramasser les oranges. Un million d'affamés ont besoin de fruits, et on arrose de pétrole les montagnes dorées.

Et l'odeur de pourriture envahit la contrée.

On brûle du café dans les chaudières. On brûle le maïs pour se chauffer – le maïs fait du bon feu. On jette les pommes de terre à la rivière et on poste des gardes sur les rives pour interdire aux malheureux de les repêcher. (...)

Il y a là un crime si monstrueux qu'il dépasse l'entendement. Il y a là une souffrance telle qu'elle ne saurait être symbolisée par les larmes. (...) Un sol fertile, des files interminables d'arbres aux troncs robustes, et des fruits murs, Et des enfants atteints de pellagre doivent mourir parce que chaque orange doit rapporter un bénéfice (...).

Les gens s'en viennent armés d'épuisettes pour pêcher les pommes de terre dans la rivière, et les gardes les repoussent ; (...) alors ils restent plantés là et regardent flotter les pommes de terre au fil du courant. (...) Et la consternation se lit dans les regards, et la colère commence à luire dans les yeux de ceux qui ont faim. Dans l'âme des gens les raisins de la colère se gonflent et mûrissent, annonçant les vendanges prochaines

John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, ch. XXV, 1939.

1.1.2 La crise, mécanisme par lequel le capitalisme tente de surmonter ses contradictions.

La suite de la crise va donc consister pour les capitalistes à créer les conditions de la restauration du taux de profit :

- ▶ Augmenter le taux de plus-value en augmentant l'armée de réserve (chômage, contre-offensive contre le salariat),
- ▶ Détruire du capital constant pour faire baisser la composition organique de capital (faillites, guerres...).

Armée de réserve industrielle :

Tendance permanente du capitalisme à sans cesse substituer du capital au travail et à rejeter les travailleurs en excédent par rapport aux besoins de la production dans le chômage ou la précarité, un taux permanent de chômeurs exerçant ainsi une pression sur le taux d'exploitation des travailleurs employés. « *L'excès de travail imposé à la fraction de la classe salariée qui se trouve en service actif grossit les rangs de la réserve, et, en augmentant la pression que la concurrence de la dernière exerce sur la première, force celle-ci à subir plus docilement les ordres du capital.* » K. Marx, *Le Capital* - Livre premier, VII^e section : Chapitre XXV

C'est la raison pour laquelle **le chômage pour les capitalistes n'est pas un problème mais une solution.**

La période actuelle se caractérise, on le verra, par le fait que le capital a réussi à restaurer son taux de profit (depuis le milieu des années 1980), sans parvenir à résoudre son problème de réalisation de la plus-value.

On assiste donc à un « travail de la crise » : pendant une période qui peut être assez longue (plusieurs années), le mode de production capitaliste va transformer les modalités de son fonctionnement, et va sortir d'une crise profondément transformé même si ses fondamentaux demeurent.

1.2 Une périodisation du capitalisme

Le capitalisme on l'a vu est un système fondamentalement instable. Sa trajectoire est soumise à **deux sortes de mouvement** :

- ▶ Le cycle du capital qui conduit à la succession régulière de booms et de récessions (cycles courts)
- ▶ Une succession de phases historiques longues marquées par des crises profondes

1.2.1 Les cycles courts

Ces cycles ont été étudiés par les économistes dès le 19^e siècle : à cette époque, ils reviennent régulièrement à peu près tous les dix ans. Dès le *Manifeste communiste* (1848), Marx et Engels notent leur retour périodique. Ils se caractérisent par des séquences expansion – crise – dépression – reprise.

Les crises, dans le contexte de ces cycles courts, favorisent les restructurations, adapte le stock de capital aux conditions d'une mise en valeur adéquate d'un point de vue capitaliste. **La crise n'est pas une catastrophe sans cause et imméritée, elle est fonctionnelle au capitalisme et permet d'élaguer les « branches mortes ».**

Quatre thèses différentes ont été avancées par divers économistes se réclamant du marxisme pour expliquer les cycles économiques :

- La baisse du taux de profit.
- La disproportionnalité entre secteur le secteur des biens de production et celui des biens de consommation.
- La sous-consommation.
- La suraccumulation.

En fait, les explications mono-causales ne rendent pas compte de la réalité².

Tous ces facteurs peuvent être intégrés à une théorie globale : « *Dans le cadre de la théorie économique marxiste, les crises de surproduction sont à la fois des crises de suraccumulation du capital et des crises de surproduction de marchandises. Le premier aspect ne peut être expliqué sans mettre l'accent sur le second ; le second ne peut être compris sans se référer au premier.* »³

1.2.2 Les ondes longues du capitalisme

■ Une périodisation du capitalisme qui fait débat.

- La succession des crises fait passer le capitalisme par **différentes étapes historiques**, marquées par des caractéristiques spécifiques.

▶ A la suite de plusieurs économistes qui préféreront parler de cycles longs (Kondratieff, Schumpeter), E. Mandel analyse cette périodisation par la **théorie des ondes longues du capitalisme**.

▶ Ces phases sont repérables par le mouvement des prix, le taux de croissance de la production et l'évolution du volume du commerce international, avec une phase ascendante et une phase descendante.

- On peut repérer **quatre phases** depuis le début du capitalisme.

² Ernest Mandel, *Traité d'économie marxiste et Introduction au livre III du Capital*" Penguin Books (en anglais).

³ Ernest Mandel, *Introduction au livre III du Capital*, Penguin Books.

La succession des ondes longues

	Phase expansive	Phase récessive
1ère onde longue	1789-1816	1816-1847
2ème onde longue	1848-1873	1873-1896
3ème onde longue	1896-1919	1919-1945
4ème onde longue	1940/45-1968/73 Les « Trente Glorieuses »	1968/1973- ? La « Crise »

■ La notion d' « ordre productif »

Chaque onde longue est marquée par un mode dominant de fonctionnement du capitalisme, qu'on peut caractériser comme un « ordre productif » (terminologie de P. Dockès et B. Rosier, économistes marxiste français proches du « courant de la régulation ») ⁴ dont le contenu est constitué par la combinaison de quatre séries d'éléments :

a) Un mode d'accumulation du capital.

Ce qui renvoie à un double rapport :

▶ **Rapport intra-capital** : structures industrielles et financières, modalités de la concurrence (degré de monopolisation de l'économie et du lien entre capital bancaire et capital industriel).

▶ **Rapport capital-travail** :

- mode d'organisation du procès de travail (division « technique » du travail) ;
- rapport salarial : mode de détermination du salaire (salaire aux pièces ou salaire au temps, existence ou non de négociations collectives et d'un salaire minimum légal, etc.) ;
- répartition du surplus économique entre les classes.

Ce double rapport structure un mode d'accumulation, c'est-à-dire un fonctionnement du « circuit économique » tel qu'il permette le fonctionnement des schémas de reproduction élargie du capital définis par Marx.

b) Un type de forces productives matérielles et de technologies.

c) Un mode de régulation sociale.

Cf. B. Rosier⁵ : « *Dans un système social traversé d'intérêts contradictoires, il ne peut y avoir d'efficience économique sans que soient assurées les conditions d'une soumission suffisante (selon des formes diverses) des forces de travail à l'ordre industriel* ». Il s'agit ici de l'ensemble des éléments étatiques et para-étatiques : droit du travail, système de protection sociale,... mais aussi forces dites « de l'ordre » qui assurent ce que les économistes de l'école de la « régulation » (Robert Boyer, Alain Lipietz, etc.) qualifient (à tort) de « compromis social ».

d) Un type de division internationale du travail.

L'espace économique capitaliste a toujours été internationalement structuré et hiérarchisé :

⁴ Pierre Dockès et Bernard Rosier, *Rythmes économiques. Crises et changement social, une perspective historique*, La Découverte/Maspéro, 1983

⁵ Bernard Rosier, *Théories des crises économiques*, La Découverte, Collection Repères, 1987.

- ▶ Hiérarchie des puissances militaires et politiques ;
- ▶ Place des différentes économies dans le processus productif (qui fournit les matières premières, qui produit les biens industriels les plus sophistiqués ?) ;
- ▶ Rôle international des monnaies (quelle est, au-delà des systèmes monétaires nationaux, la devise acceptée universellement comme instrument de paiement et de réserve ?) ;
- ▶ Orientation des flux financiers internationaux.

■ Les facteurs du retournement de l'onde longue

- ▶ à la baisse : la logique interne (endogène) du capitalisme

▶ à la hausse : aucun mécanisme endogène qui rende automatique le passage à une onde expansive après l'onde récessive. Le passage à une nouvelle phase ascendante nécessite des facteurs « extra-économiques » (la modification des rapports de force sociaux en Europe et la guerre pour les « Trente Glorieuses »), qui permettent un redressement durable du taux moyen de profit

2. Les « grandes crises dans l'histoire du capitalisme

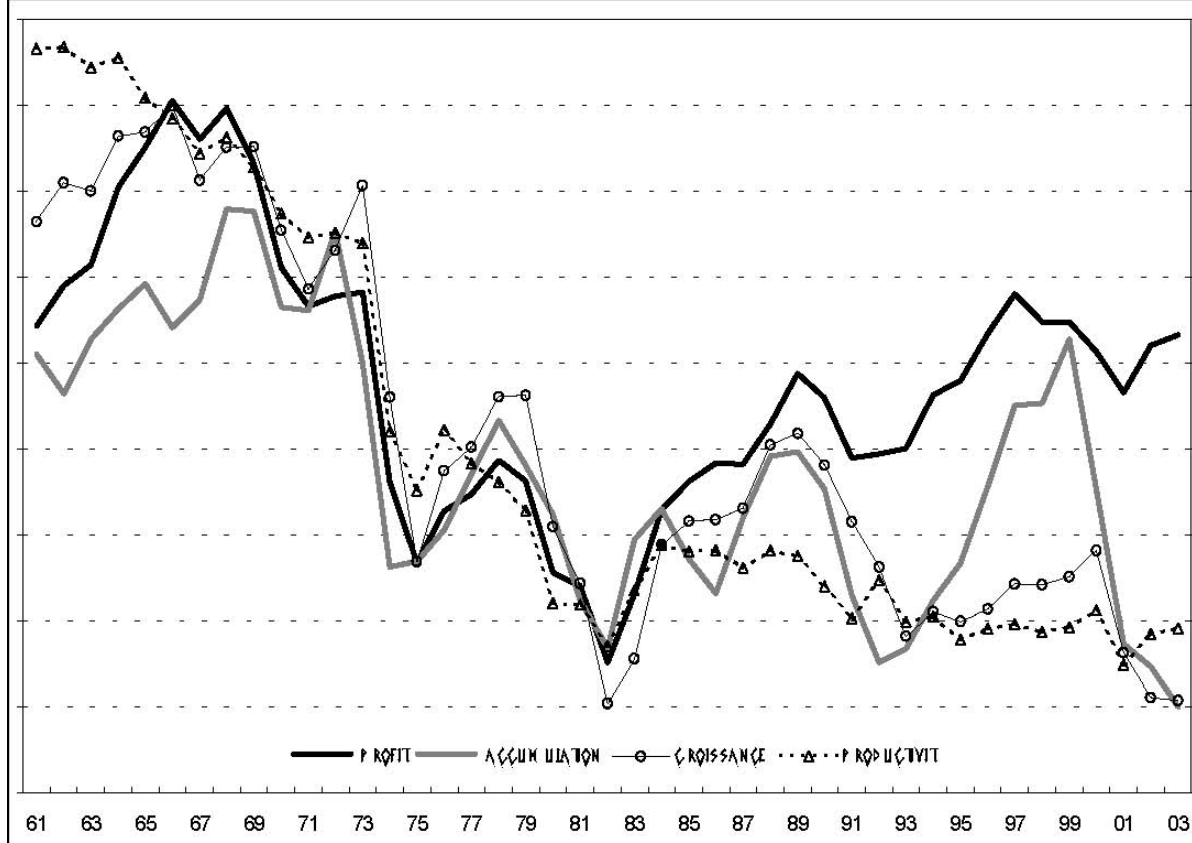
2.1 La « Grande Dépression », 1873-1895

- Passage d'un capitalisme de libre concurrence à un capitalisme de monopole
- Concentration industrielle et financière, constitution des premiers grands « trusts » aux Etats-Unis
- Réorganisation du travail industriel, taylorisme, grand industrie
- Répression du mouvement ouvrier.
- Achèvement de la conquête coloniale, partage du monde entre les grandes puissances, phase impérialiste du capitalisme.

2.2 La « crise de 1929 ».

Cf. textes

2.3 La crise des années 1970



Moyennes pondérées selon le PIB pour le « G6 » (Etats-Unis, Japon, Allemagne, France, Royaume-Uni, Italie)
 Source : OCDE, *Perspectives économiques*, 2003

La comparaison entre gains de productivité, croissance, profit et accumulation, donne une idée des **différentes étapes**.

2.3.1 Les « Trente glorieuses » ou le « fordisme » 1945-1968/73

Période caractérisée par

■ Une croissance rapide du PIB

- ▶ Dans les pays industrialisés, 5 % en volume en moyenne annuelle.
- ▶ En Amérique Latine (et dans certains grands pays du Tiers-monde), 6 ou 7% en moyenne annuelle.

■ Un rapport de forces favorable à la classe ouvrière dans les pays industrialisés

- ▶ Augmentation du pouvoir d'achat des salariés
- ▶ Extension de la protection sociale, des services publics
- ▶ Politiques favorables à l'emploi
- ▶ Avancées en matière d'éducation et de santé publique.

■ Des mouvements de libération nationale dans les pays du Tiers-monde

- ▶ Processus de décolonisation
- ▶ Grandes stratégies d'industrialisation, (modèles de développement autocentré, substitution des importations)
- ▶ Tentatives de transformation sociale, même si se heurtent à différentes limites internes et externes.

■ Recul des prérogatives et des revenus des propriétaires du capital après la crise de 1929 (aux Etats-Unis) et après 1945 (en Europe).

▶ Faiblesse des taux d'intérêt réels et inflation, favorisent les entreprises endettées (au détriment des créanciers) « euthanasie des rentiers » au sens de Keynes, « répression de la finance » au sens des libéraux.

▶ **Réduction de la concentration des revenus :**

Années 1960, 1 % des ménages les plus riches des Etats-Unis possédait 35 % de la richesse totale de ce pays. En 1976, ce pourcentage était tombé à 22 %.

Graphique : années 1960 : profit, accumulation et croissance augmentent parallèlement, mais les gains de productivité ralentissent.

2.3.2 La récession généralisée et le tournant vers le néo-libéralisme 1973-1983

Période de bouleversements à différents niveaux qui préparent le basculement des rapports de force.

■ **Désagrégation de l'ordre financier et monétaire international** défini après la Seconde Guerre mondiale

▶ **La crise du dollar.** En 1971, les Etats-Unis, qui ont un déficit de leur balance commerciale pour la première fois par rapport à l'Europe et au Japon, suspendent la convertibilité du dollar par rapport à l'or afin de pouvoir le dévaluer.

▶ On a ainsi deux éléments clefs de l'ordre néolibéral :

- **la flexibilité des taux de change**
- **la libre mobilité des capitaux.**

■ Augmentation sur le plan théorique de l'influence du libéralisme économique et du monétarisme dans les années 1970. (Milton Friedman, Société du Mont-Pellerin).

■ **Crise structurelle des années 1970**

▶ A partir du début des années 1970, **diminution** des taux de croissance du PIB (de 1 à 2 %), des gains de productivité, des taux de profit et de l'accumulation, jusqu'en 1982-83

▶ On assiste aussi à une **hausse du chômage**, un emballement de **l'inflation**. (stagflation)

■ Cet ensemble suscite un **changement des politiques économiques** entre 1979 et 1983 dans tous les pays (sommet du G7 Tokyo juin 1979). Ex, France en 1982, blocage des salaires par le gouvernement Mauroy.

2.3.3 Sommes-nous toujours dans l'onde longue dépressive commencée à la fin des années 1970 ?

■ **Il n'y a pas eu de défaite centrale et majeur de la classe ouvrière à l'échelle mondiale** même si celle-ci a connu dans plusieurs pays des défaites plus ou moins profondes (comme la défaite des mineurs en Grande Bretagne en 1984) et s'est trouvée dans presque tous les pays réduite à des luttes défensives.

■ **Décalage entre profit et accumulation : Reprise de l'augmentation des taux de profits**, beaucoup plus rapide que l'accumulation et la croissance (très instables), et que la productivité (qui stagne).

■ **Deux cycles de 10 ans** avec des reprises (à la fin des années 1980 puis 1990)

Les **obstacles à une reprise durable de l'accumulation** perdurent.

Le rôle de la productivité du travail

La productivité du travail est déterminante dans la dynamique du capital

On a une double détermination :

– le taux d'exploitation dépend de l'évolution relative du salaire et de la productivité du travail (plus-value relative)

– l'efficacité du capital dépend de l'évolution relative du capital par tête c et de la productivité du travail.

La courbe du taux de profit dépend donc de l'évolution relative de trois grandeurs, qui sont le salaire réel, la productivité du travail (produit par tête) et la composition du capital (capital par tête).

Cette analyse de la productivité est donc centrale, parce que c'est seulement sa croissance plus soutenue qui pourrait permettre d'envisager un nouveau mode de croissance reposant notamment sur un niveau plus élevé de taux de profit.

Ce point de vue implique aussi que le rétablissement du taux de profit peut revêtir une signification différente selon qu'il est obtenu par un blocage salarial, par un regain de productivité ou par un ralentissement de la substitution capital-travail.

3. Du néo-libéralisme à la crise actuelle

3.1 Le néo-libéralisme = phase actuelle du capitalisme

Néolibéralisme : étape du capitalisme, caractérisée par le renforcement du pouvoir et du revenu des propriétaires du capital et de la finance.

Finance :

Le terme finance désigne ici la fraction supérieure de la classe capitaliste et "ses" institutions financières. (Il ne s'agit pas d'opposer un capital financier qui serait distinct d'un capital productif.) (Duménil Lévy)

3.1.1 Le « tournant monétariste » du début des années 1980

Monétarisme :

Doctrine économique du courant néoclassique qui considère 1) que l'inflation est le mal absolu à combattre dans l'économie 2) que les causes de l'inflation sont uniquement monétaires et qu'il faut la combattre en limitant la quantité de monnaie en circulation, par l'augmentation des taux d'intérêt.

■ Le « coup de force » monétariste de 1979

▶ **Octobre 1979** : décision de la banque centrale des Etats-Unis, la Réserve Fédérale, d'**augmenter les taux d'intérêt** (conformément aux prescriptions monétaristes).

▶ **Conséquences** :

- Augmentation de la charge de la dette (Tiers-monde)
- Rapport de force en faveur des créanciers détenteurs du capital
- Attraction de capitaux mondiaux en direction des Etats-Unis.

■ Modification des rapports de force entre classes

▶ Politiques de **baisses massives des impôts**.

▶ **Reconcentration des revenus** : au cours de la décennie 1990, 1 % des ménages les plus riches des Etats-Unis possédait 38 % de la richesse totale du pays (rappel : 22 % en 1976).

■ Tentatives pour imposer des défaites majeures au mouvement ouvrier.

- ▶ **Répression de vastes mouvements de grève** au Royaume Uni et aux Etats-Unis (mineurs, contrôleurs aériens).
- ▶ En Europe continentale et surtout en France : mouvement ouvrier sur la défensive jusqu'en 1995, **succession de défaites partielles**, pas de défaite majeure, et **maintien d'une forte conflictualité** (infirmières, cheminots, enseignants...) jusqu'à aujourd'hui.

3.1.2 Une évolution des modes de gestion de la force de travail

■ **Augmentation importante des taux d'exploitation** : plus value relative et parfois absolue.

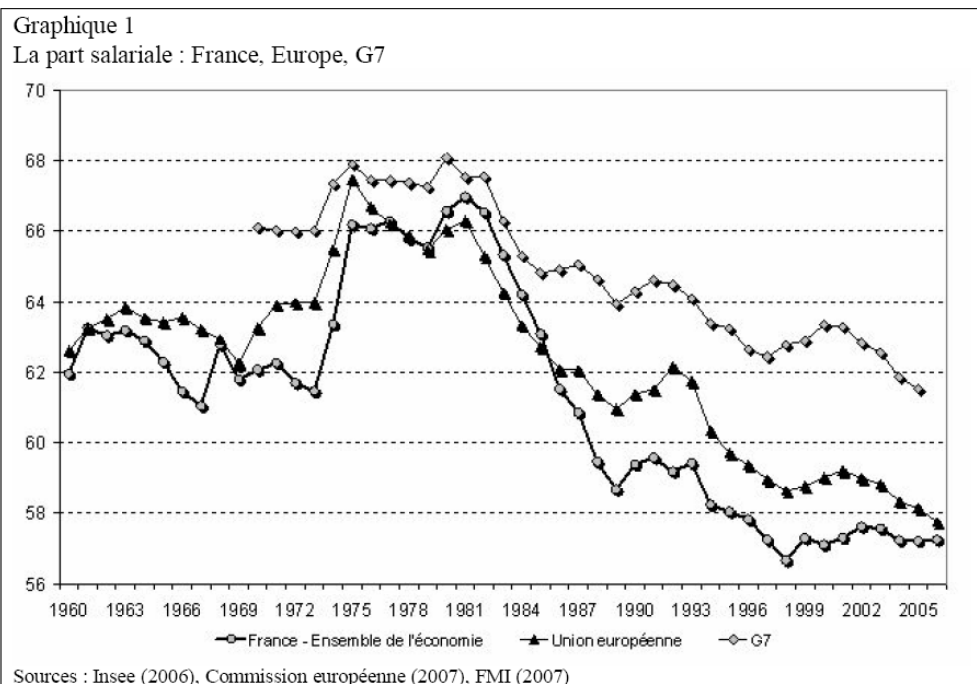
- ▶ Blocage des salaires.
- ▶ Augmentation du chômage et de la précarité, armée de réserve industrielle.
- ▶ Recul de la protection sociale, c'est-à-dire du salaire socialisé
- ▶ Différentes méthodes employées pour diviser les salariés et briser les collectifs de travail

■ **Retour sur les acquis sociaux des salariés depuis 1945.**

▶ Tentatives du patronat pour **ramener la force de travail à un statut de pure marchandise**. Objectif du patronat de n'avoir à payer le salarié qu'au moment où il travaille pour le patron ▶ Réduire au minimum et reporter sur les finances publiques les éléments de salaire socialisé

- ▶ Remarchandiser les retraites
- ▶ Faire disparaître la notion même de durée légale du temps de travail.
- ▶ Remise en cause des services publics

Conséquence : augmentation des taux de profit depuis 1983, et diminution de la part des salaires dans la valeur ajoutée.



3.1.3 Mondialisation, déréglementation et hyper-concurrence.

■ **Mise en concurrence** de plus en plus généralisée des travailleurs (salariés, paysans...) et des territoires à l'échelle mondiale.

■ **Mécanismes d'éviction** de ceux (personnes, territoires, ...) qui ne peuvent pas s'aligner sur les normes d'hyper-compétitivité, de plus en plus contraignantes.

▶ Marginalisation de régions entières du monde

(Afrique)

- ▶ Polarisation croissante des territoires (Chine, Brésil, Mexique...)
- ▶ Phénomènes d'exclusion et de chômage de masse

■ **Il n'y a pas de causalité technologique** dans ces phénomènes : ils sont le résultat de choix de modes de valorisation du capital.

■ **La mondialisation n'est pas un rouleau compresseur** mais le résultat de **choix** effectués par les gouvernements dans le cadre de l'OMC, de l'Union européenne). Les Etats nations sont loin d'être réduits à l'impuissance.

3.2 Des contradictions plus évidentes que jamais

Contradiction entre l'extraction et la réalisation de la plus-value, non résolue.

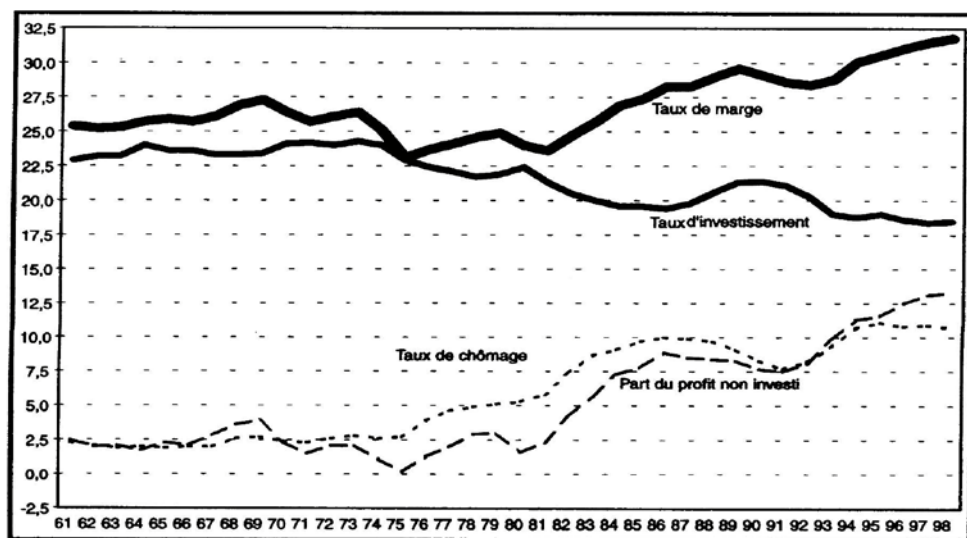
3.2.1 Augmentation des taux de profit sans surcroît d'accumulation

▶ **Rétablissement du taux de profit depuis 1983.**

▶ Mais n'entraîne pas durablement la croissance et l'investissement.

▶ **On a donc la résolution d'une seule des deux contradictions du capitalisme :** restauration des taux de profit, mais pas réalisation de la plus-value (débouchés).

GRAPHIQUE 10. — PROFIT, INVESTISSEMENT, CHÔMAGE EN EUROPE



Source : OCDE.

Situation inédite dans l'histoire du capitalisme

3.2.2 La marchandise contre les besoins

■ **Tendance à la marchandisation généralisée**

▶ **Projet systématique de transformer en marchandises** ce qui ne l'est pas encore ou pas encore totalement (santé, éducation, culture, eau....) et de les subordonner au profit.

• Brevetage généralisé (semences, médicaments....)

• Privatisation des services publics et des ressources naturelles

▶ **Décalage croissant** entre les secteurs d'activité les plus profitables pour le capital et ceux où il y a des besoins à satisfaire (logements, crèches, santé préventive....)

■ **Conséquence : non-satisfaction des besoins sociaux et vitaux** pour une grande partie de l'humanité, alors que la production de richesses à l'échelle mondiale le permettrait largement.

■ **Contenu anticapitaliste immédiat** des luttes visant à contester ce principe marchand (ex : médicaments génériques, accès à l'eau potable cf. en Bolivie....).

3.2.3 Financiarisation et instabilité croissante

■ **Des crises récurrentes depuis vingt ans**

■ **Poids croissant de la sphère financière.**

▶ En termes quantitatifs

- ▶ Accélération des mouvements de capitaux à l'échelle mondiale
- ▶ Changements dans le financement de l'économie, qui donne un poids plus grand aux marchés financiers, aux actionnaires
- ▶ Changements dans la gestion des entreprises.

■ **Autonomie seulement relative de la sphère financière.**

- ▶ Une grande partie des mouvements financiers apparaît déconnectée des activités de la sphère réelle (production, échanges de marchandises)
- ▶ Représentation d'une finance autonomisée par rapport au reste du capital.
 - En positif, illusion de création de valeur par la finance : s'« enrichir en dormant ».
 - En négatif, idée d'une finance parasite par rapport au capital productif, (le taux de profit serait grignoté par le capital financier). Idée présente dans le mouvement altermondialiste.
- ▶ Dans les deux cas, idée fautive : « fétichisme de la finance ».

■ **La croissance de la finance prend racine dans le fonctionnement réel du capitalisme néolibéral**

- ▶ Les revenus financiers n'existent que par l'exploitation de la force de travail des salariés. Cf. taux d'intérêt chez Marx

La nature de l'intérêt :

Marx analyse le partage du profit entre intérêt et profit d'entreprise. La plus-value, à l'origine du profit, se répartit en effet entre capital financier et capital industriel. L'intérêt est al clef de cette répartition (qui dépend des rapports de forces entre différentes fractions du capital). Il ne constitue donc pas le « prix du capital » ou sa rémunération (le capital n'étant pas productif en lui-même, à l'encontre de l'économie dominante qui en parle comme d'un "facteur de production »).

- ▶ C'est le blocage des salaires et le partage de la richesse en faveur des profits qui les alimentent.

3.3 Les mécanismes de la crise actuelle.

Une crise classique du capitalisme,

3.3.1 Les mécanismes de déclenchement et de généralisation de la crise

■ **La « crise des subprime »**

- ▶ A partir de 2006, augmentation des taux d'intérêt de la FED (5,25 % mi-2006)
 - ▶ Crise immobilière : éclatement de la bulle, chute des prix
 - ▶ Les ménages endettés ne peuvent plus rembourser (près de 1,2 millions de défauts en 2006)
 - ▶ Les organismes de prêts hypothécaires font faillite
- ▶ Revente d'autres titres pour se refinancer
 - ▶ Baisse des valeurs boursières

■ **Crise du système bancaire**

▶ **Trois niveaux de crise**

- ▶ Crise de confiance : à cause de la titrisation des dettes, plus personne ne sait qui détient des créances douteuses.

- ▶ Crise de liquidité : les prêts entre banques, sur le marché monétaire, s'interrompent
- ▶ Crise du crédit : les banques réduisent leurs prêts aux entreprises et aux ménages

▶ Pertes et faillites

▶ Pertes enregistrées par les grandes banques mondiales (Citigroup, Merrill Lynch, UBS) : 150 milliards \$ de dépréciations en 2007----→ réduction de leur capital ----→ émettent de nouvelles actions

▶ Faillites de grandes banques (Bear Stearns en mars 2008 puis Lehman Brothers en septembre)

▶ Dilemme des banques centrales :

(prêteurs en dernier ressort) :

▶ baisser les taux d'intérêt pour éviter les faillites = sauver les spéculateurs
= risquer d'alimenter l'inflation et l'« aléa moral » (ils peuvent continuer à

prendre des risques

(FED : de 5,25 % à 2 %)

▶ maintenir les taux d'intérêt

= risquer les faillites en chaîne.

= aggraver le risque de récession

■ Transmission à la sphère réelle par le biais du « credit crunch ».

Les entreprises ne peuvent plus emprunter aux banques, ou à des conditions difficiles.

3.3.2. Une crise qui renvoie aux fondements même du fonctionnement du capitalisme néolibéral

■ La finance néolibérale a été mise en échec dans ses deux fonctions principales :

- ▶ L'allocation du capital
- ▶ La gestion des risques.

D'où les appels incantatoires à une « régulation »

■ Le rôle du partage salaires-profits

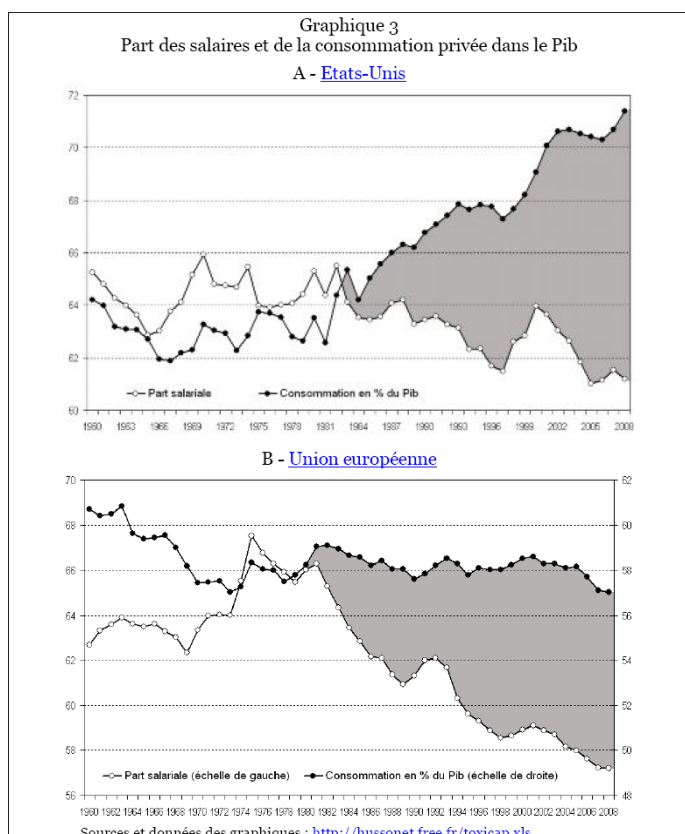
▶ La croissance mondiale a été tirée par la croissance américaine, elle-même tirée (à 70 %) par la consommation des ménages.

▶ En l'absence de progression des salaires et du pouvoir d'achat, celle-ci n'a pu reposer que sur un endettement généralisé.

▶ L'économie des Etats-Unis a vécu à crédit par rapport au reste du monde (placement des excédents chinois, les entreprises chinoises ayant besoin des débouchés américains pour leurs exportations).

■ Vers une sortie de crise nouvelle phase d'expansion durable du capitalisme ?

▶ Pas de « New-Deal » en perspective



Les politiques de « sortie de crise » ne vont pas se traduire par une modification du fonctionnement du capitalisme néolibéral.

Tentatives pour renouer avec le fonctionnement antérieur à la crise quitte à retrouver les mêmes contradictions.

▶ **Au moins deux grandes conditions interdépendantes à une nouvelle phase d'expansion**

- Que le système ait trouvé le moyen de résoudre durablement toutes ses contradictions, notamment la question des débouchés
- Qu'il soit en capacité d'établir un nouveau « compromis social » institutionnalisé.

Précisions sur la notion de « compromis social » : n'exclut pas le conflit.

▶ **Tentatives pour ouvrir des débouchés :**

- ▶ **Une nouvelle répartition des revenus :** stimuler la consommation des couches sociales aisées et riches (spécialement aux Etats-Unis)

Ce n'est plus la consommation des salariés qui tire la demande et la reproduction d'ensemble du capital, mais la demande des catégories riches et aisées alimentée par la distribution de revenus financiers.

- ▶ **Ouverture de nouveaux marchés dans le monde :** les pays de l'Est, la Chine, l'Inde (rôle de l'OMC).

- ▶ **Marchandisation de nouveaux secteurs** dans la société (santé, éducation, culture...)

- ▶ **Ouverture de nouveaux champs de valorisation du capital par le biais des nouvelles technologies** (télécommunications, biotechnologies).

Mais ces solutions trouvées par le capital s'apparentent à une **fuite en avant** et ouvrent de **nouvelles contradictions**.

▶ **Vers un nouveau « compromis social » institutionnalisé ?**

▶ **Les bases**

◦ Alliance du capital avec

- la fraction supérieure des gestionnaires au moyen d'énormes rémunérations (salaires et *stock options*).
- une partie des classes moyennes, à travers la détention de titres (notamment, aux Etats-Unis, grâce aux fonds de pension).

◦ Au niveau mondial

- fragmentation des pays du Tiers-monde entre gagnants (pays « émergents ») et perdants (tentatives de constructions d'alliances à l'OMC).
- croissance importante dans certains pays (Chine, Inde...) et enrichissement d'une minorité significative de la population.

▶ **Les difficultés**

◦ Ce compromis est **fondamentalement instable**.

- La progression d'une telle demande est limitée
- Son caractère socialement régressif est générateur de chaos, notamment dans le Tiers-monde, et de résistances sociales massives (partout).

◦ Il a du mal à trouver une traduction institutionnelle (échec du TCE, difficultés de l'OMC).

■ **Les éléments d'une crise systémique du capitalisme**

- ▶ **Caractère non-généralisable des mécanismes de la croissance états-unienne** au cours

de la période précédant la crise : a eu pour contrepartie une croissance lente en Europe et au Japon, rapports conflictuels entre les trois pôles dominants de l'économie mondiale, générateurs d'**instabilité**.

▶ **Nécessité de plus en plus évidente d'une régression sociale** pour la reproduction du capital, au moins dans les pays industrialisés

▶ **Décalage croissant** entre les potentialités (notamment technologiques) et les réalisations (limitées par les relations marchandes) : on retrouve la contradiction entre la croissance des forces productives et les rapports de production ?

▶ Caractère de plus en plus irréversible de la **crise écologique**.

Voici donc ce que nous avons vu : les moyens de production et d'échange sur la base desquels s'est édifiée la bourgeoisie, furent créés à l'intérieur de la société féodale. A un certain degré du développement de ces moyens de production et d'échange, les conditions dans lesquelles la société féodale produisait et échangeait, l'organisation féodale de l'agriculture et de la manufacture, en un mot le régime féodal de propriété, cessèrent de correspondre aux forces productives en plein développement. Ils entravaient la production au lieu de la faire progresser. Ils se transformèrent en autant de chaînes. Il fallait les briser. Et on les brisa.

A sa place s'éleva la libre concurrence, avec une constitution sociale et politique appropriée, avec la suprématie économique et politique de la classe bourgeoise.

Nous assistons aujourd'hui à un processus analogue. Les conditions bourgeoises de production et d'échange, le régime bourgeois de la propriété, la société bourgeoise moderne, qui a fait surgir de si puissants moyens de production et d'échange, ressemblent au magicien qui ne sait plus dominer les puissances infernales qu'il a évoquées. Depuis des dizaines d'années, l'histoire de l'industrie et du commerce n'est autre chose que l'histoire de la révolte des forces productives modernes contre les rapports modernes de production, contre le régime de propriété qui conditionnent l'existence de la bourgeoisie et sa domination. Il suffit de mentionner les crises commerciales qui, par leur retour périodique, menacent de plus en plus l'existence de la société bourgeoise. Chaque crise détruit régulièrement non seulement une masse de produits déjà créés, mais encore une grande partie des forces productives déjà existantes elles-mêmes. Une épidémie qui, à toute autre époque, eût semblé une absurdité, s'abat sur la société, - l'épidémie de la surproduction. La société se trouve subitement ramenée à un état de barbarie momentanée; on dirait qu'une famine, une guerre d'extermination lui ont coupé tous ses moyens de subsistance; l'industrie et le commerce semblent anéantis. Et pourquoi ? Parce que la société a trop de civilisation, trop de moyens de subsistance, trop d'industrie, trop de commerce. Les forces productives dont elle dispose ne favorisent plus le régime de la propriété bourgeoise; au contraire, elles sont devenues trop puissantes pour ce régime qui alors leur fait obstacle; et toutes les fois que les forces productives sociales triomphent de cet obstacle, elles précipitent dans le désordre la société bourgeoise tout entière et menacent l'existence de la propriété bourgeoise. Le système bourgeois est devenu trop étroit pour contenir les richesses créées dans son sein. - Comment la bourgeoisie surmonte-t-elle ces crises ? D'un côté, en détruisant par la violence une masse de forces productives; de l'autre, en conquérant de nouveaux marchés et en exploitant plus à fond les anciens. A quoi cela aboutit-il ? A préparer des crises plus générales et plus formidables et à diminuer les moyens de les prévenir. Les armes dont la bourgeoisie s'est servie pour abattre la féodalité se retournent aujourd'hui contre la bourgeoisie elle-même.

Marx, Manifeste du parti communiste.

Le capital crée une contradiction en procès : d'une part il pousse à la réduction du temps de travail à un minimum et d'autre part il pose le temps de travail comme la seule source et la seule mesure de la richesse. Il diminue donc le temps de travail sous sa forme nécessaire pour l'accroître sous sa forme de travail superflu. Dans une proportion croissante, il pose donc le travail superflu comme la condition - question de vie ou de mort - du travail nécessaire. D'une part, il éveille toutes les forces de la science et de la nature ainsi que celles de la coopération et de la circulation sociales, afin de rendre la création de la richesse indépendante (relativement) du temps de travail utilisé pour elle. D'autre part, il prétend mesurer les gigantesques forces sociales ainsi créées par l'étalon du temps de travail, et les enserrer dans des limites étroites, nécessaires au maintien, en tant que valeur, de la valeur déjà produite. Les forces productives et les rapports sociaux - simples faces différentes du développement de l'individu social - apparaissent uniquement au capital seulement comme des moyens, et des moyens pour produire une base limitée. Mais en fait ce sont les conditions matérielles capables de faire éclater cette base ».

Marx, Grundrisse, tome 2

La véritable barrière de la production capitaliste, c'est le capital lui-même : parce qu'il est le point de départ et le point d'arrivée, la raison et le but de la production et qu'il veut qu'on produise exclusivement pour lui, alors que les moyens de production devraient servir à une extension continue de la vie sociale. Les limites qui servent de cadre infranchissable à la conservation et à la mise en valeur de la valeur-capital reposent sur l'expropriation et l'appauvrissement de la masse des producteurs ; elles entrent donc sans cesse en contradiction avec les méthodes de production que le capital doit nécessairement employer pour sa propre fin, et qui tendent à promouvoir un accroissement illimité de la production, un développement inconditionné des forces productives sociales du travail, à faire de la production une fin en soi. (...) Si historiquement la production capitaliste est un moyen pour développer la force productive matérielle et créer un marché mondial, elle est néanmoins en conflit continu avec les conditions sociales et productives que cette mission historique comporte.

Marx, *Capital*, Livre III, ch XV.

Conclusion

Une irrationalité, un mauvais fonctionnement du capitalisme ?

- ▶ Idée répandue sur « *le capitalisme perd la tête* » (Stiglitz), est « *en train de s'autodétruire* » (Artus), à cause de son instabilité, du poids de la finance, etc... idée aussi qu'on trouve parfois dans le mouvement altermondialiste.
- ▶ Au contraire il est en voie de fonctionner **selon sa logique et sa cohérence maximale**, en éliminant tout ce qui lui a été imposé comme entraves au cours de la période précédente.
- ▶ **Cela ne signifie pas absence de contradictions**, au contraire, elles sont plus à l'oeuvre que jamais.
- ▶ Ces modalités « radicales » du fonctionnement contemporain du capitalisme ont pour effet de radicaliser toutes les luttes sociales, puisque toute demande, même très « réformiste » se heurte immédiatement à une fin de non-recevoir. L' « antilibéralisme » conséquent débouche donc très vite sur **un anticapitalisme concret**.



